



Marlène Mocquet

En 2009, alors qu'une grande exposition lui est consacrée au musée d'Art contemporain (MAC) de Lyon, elle réalise que son œuvre est « plus que de la peinture. C'est un univers », dit-elle.
PROPOS RECUEILLIS PAR BARBARA TISSIER

« J'ai eu la frustration de ne pas voir mes personnages prendre vie en trois dimensions. C'est de cette frustration que sont nées toutes mes pièces en céramique. » Elle s'achète alors un four et expérimente seule avec quelques manuels. La céramique est dorénavant une des substances de son univers. « Il n'y a pas de distinction. C'est toujours de la peinture. En fait, ma peinture est sculpture et ma sculpture est peinture. » C'est de la peinture avec encore plus de matière. Elle explore la terre et la peinture avec une gourmandise libérée. « J'ai un rapport jubilatoire à la matière. J'utilise des ustensiles de cuisine pour peindre. Et c'est toujours à partir de la matière qu'apparaissent mes sujets. » Une matière riche, faite d'empâtements, de saillies et de coulées de couleurs, libérée par une énergie toute rebeyrollienne. Un élan vital qui ouvre des brèches pour que la joie se faufile à travers les lambeaux de chair, une joie qui déchire, qui transperce. Elle savoure, mélange, détourne et cuisine sa matière. Elle y amalgame le monde. Soeur Tatin du pinceau, elle « essaie tout le temps des choses », rate parfois. « Mais de nouvelles techniques naissent souvent d'accidents. » Son « monde en relief peint » prend forme.

Ses premières sculptures sont exposées et René-Jacques Mayer lui propose une résidence à Sèvres. Marlène Mocquet y séjourne à deux reprises, en 2011-2012 puis

en 2013-2014. « J'ai eu le temps d'essayer, d'échouer, de recommencer. Je me suis autorisé le temps. » Elle échange avec les artisans et sa technique se précise. « J'ai été subjuguée par le pastillage. » Elle découvre tout un bestiaire de moules et intègre le vase de Sèvres, « devenu une matrice ». Chaque référence est incorporée, digérée. « Il n'y a pas de séries, pas de ruptures, mais des enrichissements de l'univers au fur et à mesure des expériences. » Il s'enrichit aussi des pays qu'il habite et se développe dans des lieux déjà fortement imprégnés : le musée de la Chasse et de la Nature à Paris, le château du Rivau. « J'aime les dialogues. La contrainte, le cadre, est un espace de liberté. »

Pour la maison Bernardaud, elle crée un service de 12 assiettes. Sur chacune, un plat fantasque : « une recette de peinture ». L'artiste reprend les codes de la gastronomie et propose des « grains de beauté de pommes aux carottes », une « émulsion drapée sur fumet d'escargot », un « soleil de volailles marbrées », une « nage d'or d'hommes meringués ». « Chaque jour, j'envoyais la recette que je faisais. » Le relief trompe-l'œil est rendu par les ombres portées, et la vaisselle en porcelaine de Limoges est utilisable. Elle réunit autour d'elle une famille, des amis. Des gens qui se restaurent et donc se réparent. « Ça me touche qu'en mangeant leur plat les gens découvrent mon plat de peinture. »



« Le vivant est essentiel dans mon travail. C'est un hymne à la vie. »

Les assiettes de son « Avant-Goût » sont, elles, impraticables. Pourtant on a envie de tout toucher, de tout goûter. Le service pour 12 convives forme un ensemble sculptural indissociable de plats remplis en haut relief à la manière d'un Palissy. Des mains, des fleurs et des oiseaux en surgissent. Le fond d'une assiette se transforme en mare pour tortues assoiffées. Le fond d'une autre devient nid pour oisillons égarés. Des cerfs aux bois d'or traversent les verres et du lichen pousse sur les couverts. Tout un microcosme jaillit de ce banquet fabuleux où les pommes peuvent être carnivores et le chérubin devenir dessert. « La nourriture est un symbole de vie. » Des éléments récurrents peuplent cet univers fantasque et vorace. Marlène Mocquet en a une approche intuitive. « Je n'étudie ni l'histoire ni la symbolique du motif. Mais on est toujours influencé malgré nous. » Il y a la récurrence des yeux ronds, curieux, écarquillés. Et puis les fraises. Beaucoup de fraises. Fruits rouges du malin, elles évoquent la tentation. À leur simple vue, les papilles s'éveillent et la salive affleure. « Vive ta gorge aux bouts de fraise ! », chante Verlaine.

À VOIR

« Marlène Mocquet » en septembre à la galerie municipale Julio Gonzalez à Arcueil (94)

Installation pérenne, hôtel Richer de Bellevue à Montpellier (34)

© Cécile Rogue

↑ *Pommes fatales* - 2020 grès émaillé, lustre or et platine © Rebecca Fanuelle

Les fruits comme les insectes prolifèrent. Et leur multiplication est une cascade, un mouvement décomposé. Peut-être est-ce la même coccinelle que l'on voit dévaler le calice, comme un « nu montant l'escalier ». Peut-être est-ce toujours la même pomme que l'on voit rouler. La pomme, fruit d'amour, fruit défendu, fruit autoportrait. « Je me représente souvent par une pomme. La pomme, c'est la vie à outrance. » L'œuf sans coquille, exposé, foisonne aussi. « L'œuf, l'œuf au plat, est l'image de la mort ou d'une vie à naître. L'œuf, qui sert à cuisiner comme à peindre, est la rencontre du mâle et de la femelle, du gras et du maigre. » L'œuf : yin-yang à gober, mariage des contraires, cohabitation des pôles. Le monde de Marlène Mocquet est comme cet œuf : polarisé, subtil, ambigu, ambivalent. Il n'est pas terrifiant. Pas plus terrifiant que ne l'est la vie... Quelle innocence sans noirceur, quelle enfance sans férocité, quelle aventure sans danger, quel rire sans larmes ? Et combien de pommes sucrées pour une empoisonnée ? Toute forêt qui pousse a ses recoins sombres. « Le vivant est essentiel dans mon travail. C'est un hymne à la vie. » Les œuvres sont bel et bien vivantes. Par elles-mêmes, elles semblent se digérer et se régénérer. La terre des céramiques apparaît encore fraîche. Elle continue à se transformer sous nos yeux et la vie à y naître. Une étrange poésie de l'informel et de l'embryonnaire émane de cette pâte féconde et crépitante. On assiste à des éclousions, un mois de Germinal. « Il faut que la création continue à vivre après l'avoir terminée. »

Comment Marlène Mocquet réussit-elle à insuffler la vie à cette terre Golem et à révéler l'invisible croissance, l'imperceptible impulsion ? Pour que jamais ses sculptures ne se figent, comme Rimbaud dans sa quête de l'alchimie du verbe, elle parvient à « fixer des vertiges ». ●